

M. Verdebois, le grand marchand de voitures

Les parents de Matilda possédaient une jolie maison avec, au rez-de-chaussée, une salle à manger, un salon et une cuisine, et trois chambres à l'étage. Son père était marchand de voitures d'occasion et semblait relativement prospère.

– La sciure de bois, disait-il avec fierté, voilà l'un des grands secrets de ma réussite. Et elle ne me coûte rien, la sciure de bois. Je l'ai gratis à la scierie.

– Mais à quoi elle te sert ? lui demandait Matilda.

– Ha, répondait mystérieusement le père, tu voudrais bien le savoir...

– Je ne vois pas comment la sciure de bois peut t'aider à vendre des voitures d'occasion, papa.

– C'est parce que tu es une ignorante petite bêtasse !

Son discours n'était jamais très raffiné, mais Matilda y était habituée. Elle savait aussi qu'il aimait se vanter et elle ne se faisait pas faute d'encourager, sans vergogne, ce travers.

– Tu dois être drôlement malin pour trouver un

moyen d'utiliser quelque chose qui ne coûte rien... Si seulement je pouvais en faire autant.

– Tu ne pourrais pas, répliqua le père. Tu es trop bête. Mais je ne demande qu'à tout expliquer au jeune Mike ici présent qui deviendra un jour mon associé.

Dédaignant Matilda, il se tourna vers son fils et continua :

– Je suis toujours content d'acheter une voiture à un imbécile qui a tellement bousillé les vitesses que les pignons grincent comme des roues de charrette. Je n'ai plus qu'à mélanger une bonne dose de sciure à l'huile dans la boîte, et tout se remet à tourner rond.

– Et ça marche comme ça combien de temps avant de recommencer à craquer ? demanda Matilda.

– Assez longtemps pour que l'acheteur soit déjà loin, répondit le père en ricanant. Dans les cent cinquante kilomètres.

– Mais ce n'est pas honnête, papa, dit Matilda ; c'est de la triche.

– Personne ne s'enrichit en étant honnête, rétorqua le père. Les clients sont là pour être arnaqués.

M. Verdebois était un petit homme à face de rat dont les dents de devant saillaient sous une moustache mitée. Il avait un faible pour les vestons à carreaux aux couleurs criardes qu'il agrémentait de cravates généralement jaunes ou vert pâle.

– Maintenant, prends le kilométrage, par exemple, poursuivit-il. Celui qui achète une voiture d'occasion veut d'abord savoir combien elle a fait de kilomètres. D'accord ?

– D'accord, dit son fils.

– Donc, j'achète une vieille bagnole avec plus de deux cent mille bornes au compteur. Je l'ai pour une bouchée de pain. Personne ne va acheter une épave pareille, pas vrai ? De nos jours, on ne peut plus trafiquer les chiffres sur le compteur comme on le faisait il y a dix ans. Avec les trucs qu'ils ont mis au point, il faudrait être au moins horloger pour s'y frotter. Alors, qu'est-ce que je fais, moi ? Je me sers de ma cervelle, mon petit gars, voilà ce que je fais.

– Comment ? demanda le jeune Michael, subjugué.

Il paraissait avoir hérité de son père le goût de la filouterie.

– Eh ben, je m'assieds et je me dis : Voyons... comment est-ce que je peux faire passer un compteur de deux cent mille à vingt mille kilomètres sans mettre l'appareil en pièces détachées ? D'accord : si je faisais de la marche arrière assez longtemps, je finirais par y arriver car les chiffres défileraient à reculons... Tu comprends ça ? Mais qui va conduire une vieille chignole en marche arrière pendant des milliers de kilomètres ? Personne.

– Oh non, personne, c'est sûr, appuya le jeune Michael.

– Alors, je me gratte le crâne, reprit le père, je fais fonctionner mes méninges : quand on a reçu un cerveau bien organisé comme le mien, on s'en sert. Et d'un seul coup, paf ! Je trouve la solution ! Exactement comme ce type génial qui a découvert la pénicilline. Eurêka ! j'ai crié. J'ai mis le doigt dessus !

– Alors, qu'est-ce que tu as fait, papa ? lui demanda son fils.

– Le compteur, répondit M. Verdebois, est actionné par un câble branché sur une des roues avant. Donc, d'abord, je débranche ce câble. Ensuite, je prends une perceuse électrique et je branche dessus le bout du câble de façon que, quand l'appareil marche, le câble tourne à l'envers. Tu saisis, oui ? Tu me suis, fiston ?

– Oui, papa, dit Michael.

– Ces perceuses ont une vitesse de rotation formidable, enchaîna le père, si bien que dès que la machine se met à tourner, les chiffres sur le cadran tournent au même régime. En un rien de temps, avec le moteur au maximum, je peux retrancher pas loin de cent mille kilomètres. Et je me retrouve avec un kilométrage inférieur à vingt mille, et une bagnole parée pour la vente. « Elle est quasi neuve, je dis à mon client. Rendez-vous compte. Faut dire qu'elle appartenait à une vieille dame qui ne roulait qu'une fois par semaine pour aller faire ses courses. »

– On peut vraiment faire tourner le compteur en arrière avec une perceuse ? s'enquit Michael.

– Ce sont les ficelles du métier que je t'apprends, dit le père. Surtout, garde ça pour toi. Tu voudrais pas que je me retrouve en taule, hein ?

– Je dirai rien à personne, dit le jeune garçon. Tu as fait ça à beaucoup de voitures, papa ?

– Toutes celles qui me passent par les mains y ont droit, dit le père. Je ramène tous les compteurs en dessous de vingt mille kilomètres avant de les mettre en

vente. Et j'ai trouvé cette combine tout seul, hein, ajouta-t-il avec fierté. Je me suis ramassé un joli magot comme ça.

Matilda, qui avait écouté avec attention, intervint :

– Mais, papa, c'est encore plus malhonnête que la sciure. C'est dégoûtant. Tu trompes des gens qui te font confiance.

– Si ça ne te plaît pas, ne mange pas ce qu'on te sert ici. C'est sur mes bénéfiques que tu te nourris.

– C'est du vol, insista Matilda. Ça me fait honte.

Deux taches rouges apparurent aux pommettes du père.

– Non mais, pour qui tu te prends avec tes sermons ! hurla-t-il. L'archevêque de Canterbury ou quoi ? Tu n'es qu'une petite cruche ignorante qui parle à tort et à travers.

– Très juste, Henri, approuva la mère et, tournée vers Matilda, elle ajouta : Tu en as, du toupet, de prendre ce ton avec ton père. Et, maintenant, tu vas fermer ton clapet qu'on puisse regarder notre émission tranquilles.

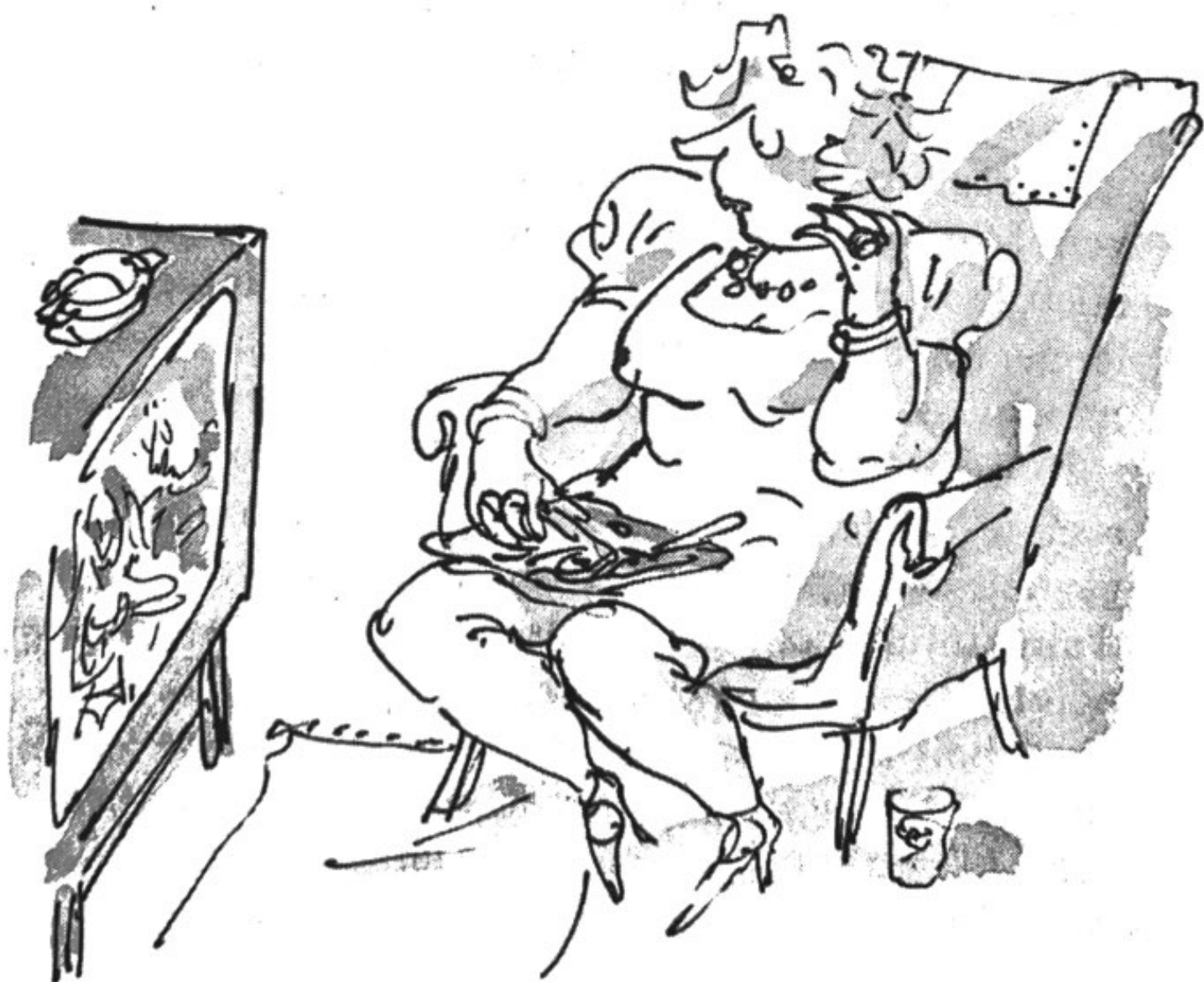
Installés dans le salon, ils dînaient avec leurs assiettes sur les genoux, devant la télévision. Ils mangeaient des repas tout préparés dans des barquettes d'aluminium comportant des cases pour la viande bouillie, les pommes vapeur et les pois cassés. Mme Verdebois mastiquait consciencieusement, les yeux rivés sur l'émission de variétés saucissonnée de publicités. C'était une bonne femme mafflue, aux cheveux teints en blond platine à l'exception des racines qui

ressortaient en un indéfinissable brun jaunâtre. Lourdemment maquillée, elle présentait une de ces silhouettes adipeuses aux formes débordantes, à l'évidence comprimées de partout pour enrayer un effondrement général.

– Maman, dit Matilda, ça ne te ferait rien que j'aie dîner dans la salle à manger pour pouvoir lire mon livre ?

Le père lui lança un coup d'œil torve.

– Moi, ça me fait ! aboya-t-il. Le dîner, c'est une réunion de famille et personne ne sort de table avant qu'on ait fini !

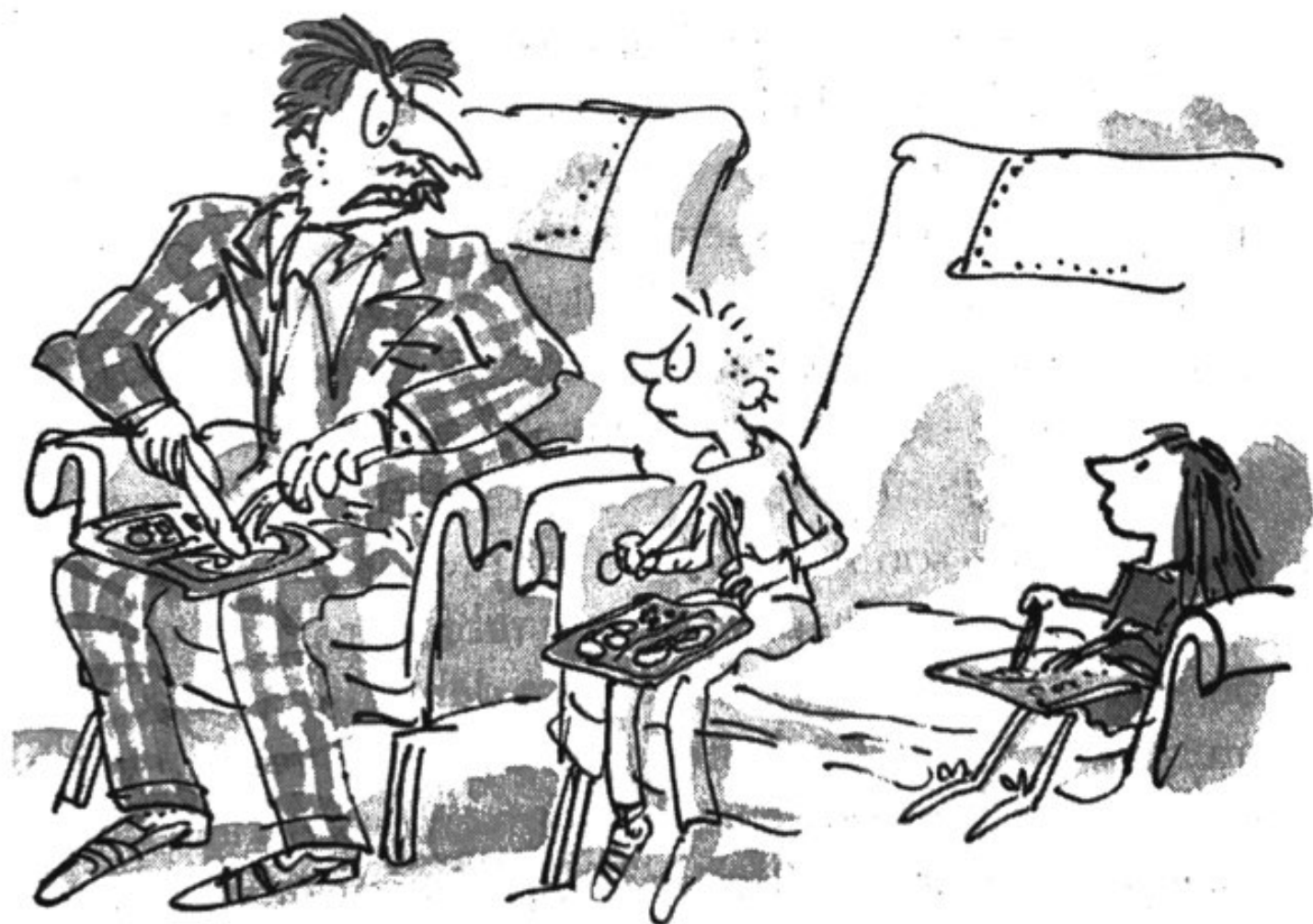


– Mais nous ne sommes pas à table, remarqua Matilda. Nous n’y sommes même jamais. Nous mangeons toujours sur nos genoux en regardant la télé.

– Qu’est-ce qu’il y a de mal à regarder la télé, je te demande un peu ? dit le père.

Sa voix, de mauvaise, s’était soudain faite douce-reuse.

Matilda, se méfiant de ce qu’elle pourrait répondre, resta silencieuse. Elle sentait monter en elle la colère. Ce n’était pas bien de détester ainsi ses parents, elle le savait, mais c’était vraiment bien difficile de se contenir. Toutes ses lectures avaient développé en elle une





conception de la vie qui leur échappait. Si seulement ils avaient un peu lu Dickens ou Kipling, ils auraient sans doute bientôt découvert que l'existence ne se bornait pas à escroquer ses semblables et à regarder la télévision. Sans compter que Matilda en avait assez d'être constamment traitée d'idiote et d'ignorante alors qu'elle savait très bien que ce n'était pas vrai. Ce soir-là, envahie d'une fureur croissante alors qu'elle était couchée dans son lit, elle finit par prendre une résolution : chaque fois qu'elle se ferait rabrouer par sa mère ou son père, décida-t-elle, elle se débrouillerait pour prendre sa revanche d'une façon ou d'une autre. Une modeste victoire, ou deux, de temps en temps l'aiderait à supporter leurs inepties et l'empêcherait de devenir

folle. Il faut bien se rappeler qu'elle n'avait pas cinq ans et qu'il n'est pas facile, pour un petit être aussi jeune, de marquer des points contre des adultes tout-puissants. Elle n'en était pas moins déterminée pour autant et, après ce qui s'était passé ce soir-là devant la télévision, son père serait le premier sur sa liste.

